

commodes sont les anéroïdes, de Negretti et Zambra de Londres, bien qu'un bon Fortin soit plus exact pour comparer certains points; des lunettes d'approche de grande portée (nous nous servons de jumelles du calibre n° 3 montées en aluminium, les autres étant beaucoup plus lourdes);

10° Il est nécessaire de prendre des mulets du pays. Ils montent parfaitement jusqu'aux points qui semblent inaccessibles, sont très sûrs, et évitent de sérieuses fatigues en permettant d'économiser des forces qui, dans les grandes hauteurs, se perdent dans des proportions inconcevables. Chaque mulet comporte un homme auquel on ne donne que la nourriture, et se loue de dix réaux à trois pesetas par jour;

11° Il est presque impossible de trouver un bon guide pour toute la Sierra. Chaque berger ou chaque chasseur de chèvres ne possède à fond que les versants de sa résidence habituelle. Bien que nous eussions avec nous un berger très intelligent de Trevelez, il embrouillait fréquemment les noms et ignorait certains passages. Ceux qui firent toute l'excursion avec nous, et qui venaient également de Trevelez, connaissaient bien les localités, toujours sauf les erreurs dans la désignation des sites.

9 août. — Nous partîmes de Trevelez à 7 heures trois quarts du matin. En suivant le coteau d'Orjaba, sur la rive droite du rio, vers le nord-ouest, nous passâmes par la vieille Erilla (2,000 mètres), pour arriver à 9 heures à l'Era del Cañamon (2,230 mètres). La température de l'air était de 21°, celle de l'eau du ruisseau qui croise l'Era de 14°.

Peu après, nous arrivâmes à 2,400 mètres d'altitude et nous rencontrâmes le premier glacier dans la fondrière de la Bina. En haut, nous passâmes la Veleta, qui est un affluent du rio Porqueira ou Capileira. La division, en cet endroit, s'appelle Hoya del Tanto. Le plateau du Caballo se montre à la gauche de la Veleta, et vers le sud apparaissent la Almirajarra et les sierras de Gador et de Filabres. Un peu plus haut que ce point, commence une grande esplanade : les plaines de Mulhacen, où nous arrivâmes à midi et demi par une température de 21°. Nous y trouvâmes des ardoises très ondulées, comme si la cordillère eût souffert d'énormes pressions quand elle s'éleva pour produire les deux élévations de Mulhacen et de Picacho de Veleta, situées à l'ouest du centre principal du renflement général de la Sierra, lequel devait se trouver entre la Alcazaba et le plateau de Vacares. Les fragments d'ardoise ont des ondulations de courbes semi-circulaires de moins de 15 centimètres de diamètre, comme des tuiles adossées. Dans les plaines de Mulhacen, nous trouvâmes un grand glacier, et nous arrivâmes, à une heure quarante-cinq minutes, au lac Larga, où nous déjeunâmes. Ce lac se trouve au pied nord-est du Picacho de Veleta. C'est l'origine du Veleta, premier affluent du Porqueira, qui y prend sa source.

Le coteau qui, de Pitres, forme la division entre Trevelez et le Capileira et par où montèrent les chariots qui apportèrent à Mulhacen les

morceaux des chaudières à vapeur et les autres instruments destinés à l'opération géodésique dont nous aurons à parler, se réunit à la route que nous venions de parcourir, et conduit par une pente douce, presque sans inclination transversale, jusqu'à la base même du Mulhacen. Notre grand anéroïde étant dérangé et celui de poche (Pillischer) ne fonctionnant pas depuis que nous avons dépassé 2,700 mètres, nous ne pûmes prendre les altitudes, mais celles des points principaux sont connues.

Nous recueillîmes beaucoup de plantes, mais comme il n'entre pas dans notre compétence de les classer, nous nous bornerons à dire que les variétés que Willkomm cite dans cette zone sont : l'*Astragalus nevadensis* dans la partie basse, l'*Eryngium glaciale*, l'*Alyssum purpureum*, la *Saxifraga nevadensis*, la *Viola nevadensis*, la *Linaria glacialis*, l'*Arenaria pungens*.

A 10 heures 10 minutes, nous arrivâmes à la cime du Mulhacen (3,481 mètres selon l'Institut géographique, 3,638 suivant d'autres).

Les cimes du Picacho et de l'Alcazaba s'élèvent à la droite et à la gauche du Mulhacen, le plus haut de tous les pics. Ses pentes sont douces et accessibles par tous leurs points, moins du côté du N.-O., où il est coupé par un abîme profond. Précisément, dans cette partie se rencontrent les vallées de tous les affluents du Génil et les lacs dont ils naissent.

Vers le sud apparaissait la mer couverte de brumes qui, en se dissipant ou en changeant de place, laissaient apercevoir des côtes. Nous en vîmes quelques-unes au moment où le soleil se coucha, et quelques autres le matin suivant. Nous pûmes ainsi voir depuis le cap de Gata jusqu'au Peñon de Gibraltar, et, tout au loin, entrevoir la côte nord d'Afrique, sur laquelle se détachaient vivement les hautes cimes de l'Atlas.

Les heures durant lesquelles l'horizon est le plus clair sont celles où le soleil va se lever et où il achève de disparaître.

Vers 5 heures, les glaciers, au levant de la Loma de Mulhacen, commencèrent à s'assombrir. Une brume épaisse s'étendit sur tout l'horizon. Nous commençâmes à relever quelques observations.

Parmi mes compagnons d'excursions, le jeune Hoppe, dont la santé et l'appétit étaient excellents, avait 26 aspirations à la minute et 116 pulsations, sans que d'autres symptômes accusassent la fièvre; Alvarez de Toledo, 35 aspirations et 124 pulsations (je constatai un peu de fièvre); l'ingénieur Orbe, 28 aspirations et 94 pulsations; Bertuchi, le dessinateur de l'expédition, 29 aspirations et 100 pulsations; les ingénieurs Rivera et Mendizabal, d'Almeria, 24 et 90, 28 et 92 respectivement; Andrade, 30 et 76; Gázquez, 34 et 78; Huertas Lozano, médecin, 25 et 92, et moi 19 et 87.

A 6 heures du soir, la température était de 14° à l'ombre, de 18° 5 au soleil.

Le soleil se coucha à 6 heures 1/2. A 7 heures, la température était

de 13°. Pas un souffle de vent ne se faisait sentir à 7 heures 45, et les allumettes brûlaient sans la moindre oscillation de flamme.

A 7 heures 50, nous vîmes, vers la constellation d'Hercule, un bolide de grande dimension.

A 8 heures, le thermomètre marquait 9°. La température fut agréable durant la nuit. Nous avons pris nos mesures pour supporter 7 et 8° au-dessous de zéro, et le minimum fut de 4°,5. Les tentes de campagne furent dressées dans les cours, seules traces de l'installation géodésique. Il n'y a pas d'autres vestiges que la partie inférieure de l'enceinte. Ni une porte, ni une tuile, ni une poutre ne sont restés intacts. Tout a été pris et emporté par quelque sauvage, de Capileira, probablement. C'est d'autant plus regrettable que l'on eût pu faire sur cet emplacement une auberge qui eût été très utile aux excursionnistes. L'on ne voit que quelques fragments de charbon épars sur le plateau où, en 1878 et en 1879, se firent les observations très curieuses qui permirent l'union géodésique d'une base espagnole (Tetica-Mulhacen) avec une base algérienne (M'Sabia Tilhaousen).

10 août. — A 3 heures 45 minutes, l'aurore se leva. A 4 heures, on distinguait clairement une ligne pourpre s'agrandissant vers l'est, et permettant d'apercevoir la pointe de Tetica dans la Sierra de Filabrès, et la masse du Jabalcón vers les plaines de Baza. Le cap de Gata se dessinait parfaitement. La température était de 6°.

Le glacier des plaines de Mulhacen semblait faire partie des nuages courant vers la mer et moutonnant tout le ciel.

Le soleil se leva à 4 heures 4 minutes. En rasant les nuages, ses rayons en dessinaient les contours, délicats comme une dentelle neigeuse. Un nuage épais le cacha un instant, formant sur son disque des ombres régulières comme pendant une éclipse. Plus bas, des nuées lumineuses affectaient la forme de monts couronnés de neige ; ces effets capricieux et poétiquement beaux amènent souvent des erreurs sur la situation de points connus.

Dès 8 heures du matin, nous commençâmes la descente du Mulhacen pour nous diriger vers le Picacho de Veleta.

Bien que l'on coure de véritables dangers, si l'on n'est pas habitué à cheminer sur le bord des précipices, ou si l'on est atteint de vertige, on peut, les années peu neigeuses, tenter le passage d'un pic à un autre par un sentier qui les unit et qui forme une ligne dans la division des mers. Ce sentier est assez large pour qu'en le suivant on puisse regarder le panorama, mais l'année ayant été neigeuse, il était impossible de prendre ce chemin, bien qu'il fût le plus court. Nous conseillons aux excursionnistes de s'habituer dès le premier jour à la vue des précipices pour pouvoir, par la suite, aborder des passages paraissant périlleux au premier coup d'œil, bien qu'ils soient relativement faciles et sans danger.

Nous dûmes donc faire un grand détour, et encore n'étions-nous pas sûrs de pouvoir arriver au Picacho, car personne, cette année, n'en avait tenté l'excursion, et il était à craindre qu'il y eût beaucoup de glaciers impossibles à franchir. Nous descendîmes par une pente rapide parmi des ardoises brisées et en partie pulvérisées par les neiges, nous soutenant avec une extrême difficulté dans la descente jusqu'aux lacs qui existent entre Mulhacen et le Picacho par la partie méridionale de la crête qui unit les pics. Nous arrivâmes ainsi au lac Larga, qui est un des plus grands, sinon le plus grand de la Sierra, et qui, ainsi que le lac de Picacho, plus à l'ouest (au pied sud du Picacho), est l'origine d'affluents du Porquéira ou Capiléira. L'eau du lac marquait 9° vers la partie basse. Nous suivîmes le courant du ruisseau qui naît entre ces neiges. A 11 heures 15 minutes, nous nous arrêtâmes : la température au soleil était de 26° ; dans l'eau du ruisseau, le thermomètre marquait 6°. Nous fîmes une halte et déjeunâmes. Quelques bergers nous avertirent que nous ne pourrions pas continuer à cause d'un glacier impossible à traverser. Nous résolûmes, pourtant, d'en tenter le passage. A 1 heure 30 minutes, nous passâmes le rio Seco, autre affluent du Porquéira, qui courait sous une voûte épaisse de neige. Nous étions arrivés très haut et je le compris à mon état, car, dans les hauteurs, je souffrais beaucoup de faiblesse et d'une irritation constante dans les muqueuses du nez et du palais.

A 1 heure 47, nous arrivâmes au *bazares* de Veleta, laissant derrière nous les *morrillos* de Veleta et les *terreras azules*, et voyant devant nous les glaciers qui envoient des affluents au Porquéira. Nous étions, à 2 heures de l'après-midi, au rio et au Prados de Veleta (2,600 mètres).

Nous nous décidâmes à passer le premier glacier dont nous baptisâmes les pentes abruptes du nom de Repecho del Mulo. Nous montâmes le plus haut possible par des rebords de la glace unie au roc. Le passage fut difficile, mais nous arrivâmes enfin, et nous nous trouvâmes sur un grand amphithéâtre entouré du cirque de neiges formant le tiers supérieur du Porquéira, qui s'appelle à cet endroit le rio de los Lozanillos. Au sud, dans le lointain, on voyait le village de Capiléira avec sa vega si gaie, et dans le fond, fermant l'horizon, la ligne de routes qui monte d'Orgiva au Haza del Lino dans la Contraviesa. De l'autre côté du rio était le Cerro de los Machos.

C'est à ce point précis que commencèrent les plus grandes difficultés. Nous avions dans l'itinéraire forcé de notre marche un glacier absolument impraticable couvrant le sentier par lequel on passait les années antérieures, et le massif de l'amphithéâtre que nous devions forcément franchir paraissait impénétrable. Les muletiers se refusaient à nous suivre, bien qu'il fût impossible de songer à passer la nuit dans cet endroit, sous peine de mourir dans les neiges. Nous ne pouvions pas retourner sur nos

pas, car si l'on pouvait monter le long du glacier que nous venions de franchir, il ne fallait pas penser à le redescendre.

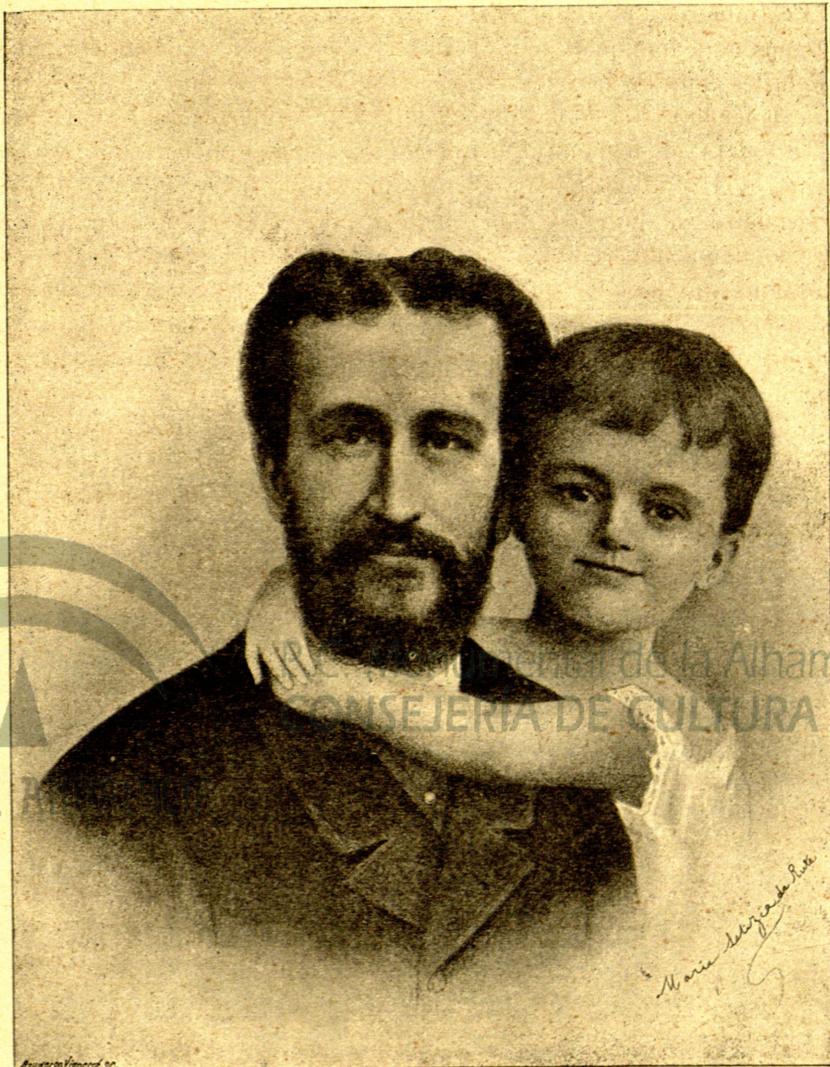
Les muletiers proposaient de descendre à Capiléira, mais, outre que le temps nous manquait pour y arriver de jour, nous ignorions comment étaient les eaux au bas de la fondrière de neige. Nous décidâmes donc d'escalader la Loma de la Pulga, à la droite du glacier qui fermait le col de la Veleta, et de la contourner comme nous le pourrions. Les côtés abruptes de son versant n'étant pas couverts de neige, il devenait facile de le faire, quoiqu'il y eût quelque péril si l'on ne marchait pas avec confiance et sérénité. Le guide s'avança et reconnut le terrain. Un à un nous suivîmes en silence, nous accrochant des mains et des pieds aux aspérités du roc. De près nous pûmes nous convaincre qu'en conservant notre présence d'esprit et en ayant le pied sûr, aucun accident ne pourrait survenir. L'on passa les vivres à dos, peu à peu, si bien que les guides, s'accoutumant à toutes ces difficultés, l'un d'entre eux décida de faire passer sa monture. A force d'agilité et de travail, en aidant et en soutenant le mulet avec des cordes, le muletier vint à bout de son entreprise. Ses compagnons en ressentirent une grande jalousie, et, malgré l'ordre que nous leur donnâmes de ne pas recommencer une aussi périlleuse entreprise, tous voulurent la tenter et la menèrent à bonne fin. Hommes et bêtes, nous avons accompli un véritable tour de force. Nous nous trouvâmes dans la division du Porquéira avec le Dilar (division des mers), entourés de neige de tous côtés, mais abrités au pied du Picacho par une hutte construite par des chasseurs de chèvres¹. Le sentier qui de Dilar va au Porquéira passe par le col de Veleta qui est le point par où nous eussions dû passer la division, s'il n'y eut pas eu tant de neige. Ce col est le plus haut de la Sierra. Sur le versant du Dilar, l'on voit des traces de mines abandonnées.

Nous étions arrivés à la division à 4 heures 30. L'on voyait parfaitement le Cerro del Caballo (3,200 mètres) et le Trevenque (point le plus élevé de la partie dolomitique de la Sierra : 2,270 mètres).

A 5 heures, nous étions arrivés à l'abri de chasseurs élevé au pied ouest du Picacho et dans la division de deux magnifiques glaciers, l'un qui descend vers le Dilar, l'autre vers le Porquéira. Du glacier du Dilar, on voit parfaitement le lac du même nom¹.

Le coucher du soleil fut des plus curieux et commença à 6 heures 30. L'astre apparaissait parfaitement circulaire, d'un rouge très vif. Quelques nuages le voilant lui donnèrent une forme capricieuse. La moitié supérieure demeura circulaire; la partie inférieure se creusa en une courbe originale et gracieuse. Sa teinte varia du rouge au rougeâtre, au rosé plus ou moins accentué dans les parties distinctes de la moitié inférieure,

1. L'on m'a assuré, depuis, que cette hutte fut construite par Willkomm.



Junta de Andalucía y Generalife
CONSEJERIA DE CULTURA

tout en gardant une grande symétrie de forme et de couleur. A 6 heures 35, le phénomène disparaissait et faisait place à la pleine lune.

Je me sentis malade dans cette région trop élevée. Je ne pus manger, et je pris seulement une tasse de camomille avec cinq gouttes de teinture d'aconit. Je dormis assez bien.

11 août. — A 4 heures 30 du matin, bien qu'à jeun depuis vingt heures, j'entrepris l'ascension du Picacho de Veleta, mais je n'en pus atteindre le sommet avant le lever du soleil, ayant été obligé de m'arrêter tous les cinq ou six pas. Le flanc de la montagne est des plus abrupts, et les blocs d'ardoise, quoique énormes pour la plupart, y vacillent sur un sol formé de débris roulants de rochers.

Du haut du Picacho (3,470 mètres), la perspective est beaucoup plus pittoresque que du haut du Mulhacen. Le Picacho dérober au Mulhacen la plus grande partie du paysage, tandis que le Mulhacen ne cache au Picacho que l'aspect le plus aride de la Sierra. D'ici l'on domine toute l'étendue jusqu'à la Sierra-Morena, la *vega* de Grenade avec tous ses ombrages, Grenade avec tous les détails de sa banlieue, le dédale inextricable des monts qui séparent Grenade de Cadix, les villages de la Vega et ceux qui bordent la grande route de Grenade à Cadix, le Jabalcon, toute la petite Guadiana et les vallons de ses affluents. Au sud, on distinguait Almuñecar; tout le reste était enveloppé de brouillards.

Nous pûmes contempler de haut le cirque de Veleta et l'orographie des vallons qui convergent au Génil. L'aspect du glacier est grandiose et, d'après nous, suffit à expliquer les formations de l'alluvion qui constitue l'ensemble des vallons de Grenade. De ce point culminant, on voit de grands amas de cailloux rappelant ceux que nous avons déjà signalés, lors d'une précédente excursion.

Nous aurions voulu gagner le cirque par une voie directe, en descendant du Picacho; mais, cette année, il était impossible de s'engager dans le sentier qui côtoie d'abord la margelle du cirque, qui est le chemin ordinaire des *vendeurs de neige* et dont la pente se développe sur une hauteur de 700 à 800 mètres. Un peu avant d'arriver aux roches de San-Francisco, il nous aurait fallu prendre ensuite une autre venelle, comblée cette année par les neiges et qui par un détour conduit à un autre point de l'amphithéâtre (3,200 mètres d'altitude), d'où l'on tombe au lac du Cirque, mais non sans difficulté ni danger. A ce dernier endroit l'altitude est de 2,600 mètres; on y rencontre le *plantago nivalis* et la *gentiana acaulis*. Nous dûmes renoncer à ce parcours, dont il nous fut permis le surlendemain, étant au Cirque, d'embrasser du regard les points principaux. Force nous fut de suivre une autre direction, au gré d'un guide médiocrement sûr.

A 7 heures 30, nous étions revenus du Picacho et nous faisons halte dans la même hutte ou mesure où nous avons passé la nuit précédente,

troublés dans notre sommeil par des hurlements de loups et, s'il faut en croire certain de mes compagnons, par des sifflements de vipères. Nous déjeunâmes; je ne pus absorber, quant à moi, qu'un peu de punch au rhum et un jaune d'œuf. La température était de 12° à l'ombre, et de 19° au soleil.

A 9 heures, nous quittâmes la mesure et nous descendîmes vers la lande de Dilar, en prenant par le Borreguil. Nous avions à franchir ici des bancs de glace de 20, 50 et jusqu'à 100 mètres d'épaisseur : de nos jours, nous dit-on, jamais les neiges n'avaient été aussi abondantes qu'en cette dernière saison. Sur plusieurs points de la vallée, on trouve des amas de cailloux (*craus*) de la moyenne époque. Nous rencontrâmes cinq lacs, qui alimentent la rivière de Dilar. Celui qu'on nomme proprement lac de Dilar est le plus haut situé de tous (3,160 mètres). Quand nous atteignîmes le plus étendu des lacs de Dilar, qui est celui de Las Yeguas, nous avions franchi sept grands bancs de glace. Traversant ensuite le Monachil, nous dépassâmes la ligne de partage des eaux et entrâmes dans le Borreguil de San-Geronimo. Toutes ces vallées étaient alors en pleine floraison printanière, et autour de chaque lac, du côté de l'ombre, un grand manteau de neige, pendant au-dessus des eaux, recouvrait la berge.

Dans la vallée du Monachil se trouvent des saules, des ormeaux, des yeuses, mêlés à d'autres arbustes, tels que le *sorbus aria*, l'épine blanche, le néflier sauvage, le merisier, l'*acer opulifolium* et diverses espèces d'ombellifères jaunes et odorantes. Les plantes et les fleurs que l'on cueille dans le Borreguil sont des plus précieuses; nous ne pouvons, à leur sujet, que renvoyer le lecteur à l'ouvrage spécial de Willkomm.

Poursuivant notre route, nous longeâmes bientôt les gorges du Monachil et du Génil, dévalant d'abord par le chemin des *vendeurs de neige* et poussant ensuite jusqu'à Güejar-Sierra. A 2,250 mètres, nous foulions le massif calcaire du Calal. Il était alors midi et demi. A 3 heures 30 minutes, nous passâmes le Génil au-dessous de Güejar-Sierra (1,030 mètres d'altitude); la température était de 37°. A 3 heures 45 minutes nous entrions à Güejar, où nous passâmes la nuit (altitude de cet endroit: 1,160 mètres).

12 août. — A Güejar, nous n'étions plus que trois excursionnistes : Bertuchi, Hoppe et moi. A 10 heures 30 minutes du matin, nous sortîmes pour prendre dans les environs quelques vues photographiques qui figurent dans notre collection, celle, entre autres, prise de Las Eras. Rien de plus pittoresque que les sites d'alentour. Partis de Güejar à 3 heures 30 minutes, nous suivîmes la rive droite du Génil (par un chemin tracé par les concessionnaires des mines). A 4 heures 10 minutes, nous traversions le Matena, affluent du Génil, sur un pont de bois, œuvre de MM. Echevarria, propriétaires des carrières de cette belle serpentine

qu'on extrait du ravin de San-Juan. Dix minutes plus tard, nous passâmes sur la rive gauche du Génil, en enfilant un autre pont de bois dont la construction est également due aux personnes susnommées. Dans la rivière (1,150 mètres d'altitude), on voit des blocs de serpentine. A 4 heures 40 minutes, nous rencontrons une magnifique cascade, après laquelle le chemin se bifurque à droite, pour conduire aux carrières: à cette bifurcation, l'altitude est de 1,240 mètres. A 4 heures 62 minutes, nous traversons le ravin de San-Juan (1,250 mètres). Sur la droite apparaissent les carrières de serpentine. Le versant sur lequel elles sont situées est couvert de véritables bosquets, formés par un arbuste vulgairement désigné, dans le pays, sous le nom de *gratte-vieille* (*rasca-vieja*), qui n'est autre que *Adenocarpus decorticans*. La feuille en est trilobée, la tige ronde, et l'écorce située en une spirale qui se déroule autour du tronc. Cet arbuste est de la famille des papilionacées. On trouve également des hêtres à cette altitude, qui est de 1,400 mètres¹.

A 5 heures 30 minutes, nous étions au ravin des Vieilles-Cabanes, où l'on voit un pont en ruines. Si nous avions suivi ce ravin, nous aurions pu atteindre en une demi-heure la Vieille-Cabane (2,170 mètres), d'où l'on peut descendre ainsi vers le Gualnon, en passant par le Borreguil de San-Juan et le ruisseau de Veleta; mais nous préférâmes continuer par la rive du Génil. A 6 heures 15 minutes, nous faisons halte à un endroit où l'Alcazaba et le Mulhacen apparaissent, émergent d'entre les bois des landes de San-Juan, qui appartiennent à la rive gauche, et les pâturages du Calvaire à droite. Nous y prîmes une vue photographique. Nous étions à une hauteur de 1,500 mètres. Le chemin que nous suivions fut construit, il y a une trentaine d'années, aux frais de Don Pedro de la Puente et de quelques autres directeurs de mines; il dut coûter trois millions de réaux. Ce chemin est aujourd'hui abandonné; il est praticable, néanmoins, et il serait aisé de le remettre en état, si quelque nouvelle compagnie venait à reprendre les mines qu'il desservait autrefois, et tel est, je crois, le projet de M. Meersmans.

A 6 heures 40 minutes, nous passions devant la mine de cuivre argentifère nommée « la Explotadora ». A 6 heures 55 minutes, nous arrivâmes à la ferme de « la Estrella », voisine de la mine du même nom et située dans la langue de terre formée par le confluent du Génil et du Gualnon, lequel prend sa source au glacier du cirque de Veleta. Là vint nous rejoindre le guide qui, la veille, était revenu sur ses pas, relevant nos traces, à la recherche de la montre perdue de Hoppe; il la rapportait, l'ayant trouvée sur un des bancs de glace de Dilar. L'altitude, à la

1. Notre prochain numéro contiendra, avec la fin du *Journal de Voyage* de M. de Ruté, une carte dressée par lui-même sur les lieux, carte qui permettra d'en suivre le parcours pas à pas. (Cette carte est placée en tête de la présente brochure.)

ferme, était de 1,580 mètres; le thermomètre marquait 26°. Nous couchâmes à la ferme.

13 août. — A 4 heures 30 minutes du matin, le thermomètre marquait 19°. Après une visite à la mine, nous partions, pour remonter le Gualnon. A 5 heures 30 minutes, nous trouvions un passage difficile; la pente est devenue plus ardue. Altitude à cet endroit : 1,820 mètres. A peine au sortir de la ferme, nous étions passés de la rive gauche, qu'elle occupe, sur la rive droite.

A 5 heures 45 minutes, nous remarquons sur la rive opposée une très belle cascade. Non loin de cette cascade, et un peu au-dessus de ses eaux, nous retournions sur la rive gauche (1,850 mètres). Il y avait là des herbages odorants et un délicieux paysage. Un peu plus loin, nous trouvions encore une cascade, celle de las Chorreras Negras. La rivière s'y précipite en écume. Nous étions à 2,080 mètres quand nous revîmes la neige, formant ici une voûte épaisse au-dessus du courant. Il était 6 heures 15 minutes.

A 7 heures, à une altitude de 2,450 mètres, nous rencontrons une nouvelle voûte de neige, d'une longueur de plus de trente mètres. Nous marchions entre d'épais fourrés d'une certaine campanule, dont la fleur est rose extérieurement et fâchée de brun à l'intérieur. Peu après, à 2,500 mètres d'altitude, il nous fallut laisser nos montures pour arriver jusqu'à la *crau* la plus élevée du glacier, en assaillant celui-ci par sa droite. Je dis glacier : il nous parut du moins que c'en était un, à en juger par les roches striées qui étaient tout auprès.

A 7 heures 45 minutes, nous nous retrouvions au cirque de Veleta. Bien que les roches qui forment cette *crau* soient d'ardoise, on distingue parfaitement les stries d'érosion dont elles sont rayées.

Sur la gauche, on voit le mont des Machos et la Grande-Veta; sur la droite, El Campanario (*le Clocher*), couronné de neiges.

Nous montâmes donc par ce que je croyais être une *crau*. Un bloc d'ardoise de 50 mètres cubes y forme des stries innombrables. Des cristallisations fort curieuses étaient mêlées aux cailloux; nous en primes quelques-unes. Il y a là plusieurs blocs pareils à ceux qu'on nomme *tables* dans les Alpes. Au centre du cirque formé par le Corral, on voit un fond d'ardoise, qui sépare deux *craus* latérales, et ce fond présente aussi des stries parallèles. Les deux *craus* sont parfaitement reconnaissables; nous y avons ramassé des fragments de quartz cristallin. Le glacier se développe en pente large et fort-escarpée; les anfractuosités dont il est sillonné sont brillamment teintées de bleu, de violet, de rose et de vert, et il en jaillit des milliers de filets d'eau qui vont alimenter le Gualnon. Un amas de neige, de 500 mètres environ de hauteur, rattache le Corral au Picacho de Veleta. A droite, on voit d'autres bancs de neige, dessinant une bordure blanche sur la corniche noire du Corral et